

# Pour Pierre Mertens, la littérature, c'était la vie

La figure centrale des lettres belges pendant trois ou quatre décennies est morte ce dimanche midi, à 85 ans. Pierre Mertens avait remporté les prix Rossel et Medicis, et suscité une controverse princière avec « Une paix royale ».

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Pierre Mertens est mort dimanche midi, à table. D'une mort tellement banale par rapport à son envergure : une déglutition mal effectuée en mangeant ; il a, comme on dit « avalé de travers ». Et personne n'a pu le ramener à lui. C'est stupide. « Et brutal », nous dit sa sœur Catherine. « Je ne réalise pas encore. Mais au moins il a vécu la parution de son dernier livre et a pu lire de beaux articles à ce sujet. »

En effet, *Paysage sans Véronique*, qui vient de paraître, est le récit dans lequel il réhabilite Véronique Pirotton, son amie, morte dans un hôtel d'Ostende le 31 octobre 2013. Un procès s'était tenu à l'encontre de son mari, Bernard Westphael, qui a été acquitté au bénéfice du doute. Et Pierre n'avait jamais accepté la vérité judiciaire du suicide de son amie. Son dernier livre était un plaidoyer pour Véronique, pour sa vivacité, sa dignité, son appétit de la vie. Des articles assez favorables étaient parus dans les médias à ce sujet. Y compris dans les *Livres du Soir*, ce week-end, sous ma plume. Pierre Mertens m'avait téléphoné samedi matin. Ravi : cet article lui avait fait chaud au cœur. Mais chiffonné quand même : « Jean-Claude, il faut que tu insistes. Westphael n'a pas été acquitté comme ça : il l'a été au bénéfice du doute. » C'était bien du Pierre Mertens, ce souci du détail, ce désir de vérité totale, ce sentiment de ne pouvoir jamais être totalement satisfait.

C'est sans doute cette difficulté à lâcher un manuscrit qui l'a arrêté dans ses productions, plus espacées ces derniers temps. Il devait être absolument certain que c'était bon. Bien sûr, sa santé l'a également empêché d'écrire et d'écrire encore. Si l'esprit était demeuré vif jusqu'à la dernière seconde, son corps ne suivait plus. Cela faisait quelque temps qu'il était dans une résidence, une maison de repos et de soin, à Watermael-Boitsfort. Il pouvait encore à peine se déplacer. Et si les soins étaient de qualité, il ne cessait de regretter de ne plus assez parler littérature. Et de partager ses visions des lettres, de l'Histoire, de l'actualité.

## « La littérature est un droit de l'homme »

Pierre Mertens n'avait en quelque sorte pas de vie privée. Pour lui, elle était indissociable de la fiction et de l'Histoire. Tout était mêlé dans sa personnalité : son histoire personnelle (il fut un enfant caché pendant la guerre, sa mère était résistance et juive), la défense des droits humains (juriste, il a parcouru le monde pour défendre les victimes, au Biafra, en Irlande, en Palestine, au Chili), l'enseignement (il a été longtemps professeur à l'ULB), la littérature (comme écrivain, comme critique et comme membre puis président du jury du prix Victor Rossel). Et toute son œuvre est centrée sur la mémoire et sur le doute. La mémoire est indispensable, car le passé ne peut qu'être source de remise en question, et le doute est fécond, car il combat la résignation. Et la littérature est la somme des deux : pour l'écrivain, « le droit à la littérature est un droit de l'homme, son rôle est primordial dans la lutte contre l'obscurantisme ».

Premier roman en 1969, *L'Inde ou*

*l'Amérique*, et immédiatement le prix Rossel. Suivent : *Les bons offices* (1974), *Terre d'asile* (1978), le livret de l'opéra de Philippe Boesmans *La passion de Gilles* (1982), *Les éblouissements* (1987) et c'est la consécration du prix Médicis, *Les chutes centrales* (1990)... Et puis *Une paix royale* en 1995, qui déclencha une controverse qui fit pas mal pour la cote de célébrité de Mertens. Un narrateur se souvient (la mémoire !) de sa jeunesse et de ses amours, du vélo de son anniversaire, de l'accident avec une voiture de course conduite par des membres de la famille royale. La princesse Lilian Baels et le prince Alexandre de Belgique lui intentèrent un procès pour imposture, qui fut fort médiatisé. L'auteur fut jugé et contraint de retirer quelques pages des éditions suivantes de son livre. Quelques pages seulement, mais toute la Belgique et la France - son éditeur était Le Seuil - furent passionnés par cette affaire.

La Belgique. Pierre Mertens en faisait grand cas. Comme critique littéraire, comme juré du prix Rossel, il n'a jamais cessé de s'intéresser à sa littérature. Même si ses opinions n'étaient pas toujours partagées par l'ensemble du jury : il avait une haute idée de ce que devait être la littérature, et il rejetait avec force ce qu'il pensait être de la facilité pour accrocher le lecteur, ce qu'il prenait pour de la vulgarité.

D'ailleurs, il avait été un des initiateurs de ce mouvement identitaire, culturel et politique autour du concept de belgitude. C'était une réaction aux tenants du *Manifeste du lundi* de 1937, qui condamnait en gros le régionalisme littéraire. En novembre 1976, Pierre Mertens et Claude Javeau questionnaient l'identité belge dans *Une autre Belgique*. Mertens décrivait la Belgique comme une « terre d'exil, d'exil intérieur » où le Belge se vivrait « comme un nègre blanc ». Et entrevoyait la possibilité de faire œuvre en Belgique, sans devoir s'exiler à Paris.

## « Comme un cloporte »

L'exil. Un mot qui résonnait aussi aux oreilles de Pierre Mertens. A 16 ans, il lit Kafka et ça chamboule complètement sa vie. « J'ai toujours pensé que Kafka, c'était à la fois la maladie et le remède », disait-il à Nicolas Crousse dans *Le Soir* en 2019. « *La métamorphose* a métamorphosé ma vie. Kafka est un prophète. Il annonce, dès 1919 et *La colonie pénitentiaire*, les camps de concentration, et ce que sera le monde de la Shoah. Alors que Kafka est mort à 42 ans en 1924. » Il ajoutait : « Kafka a changé ma vie, parce qu'il y a des jours où je me suis senti moi aussi comme un cloporte. Comme une vermine. Pour l'avoir vécu, je me demandais comment pouvoir vivre en pensant ça. Et quand j'ai lu que quelqu'un l'avait écrit et qu'il vivait encore après l'avoir écrit, ça m'a rendu un espoir fou. Je me suis dit : on peut certains jours se sentir transformé en vermine... et y survivre. »

Chez lui, au sommet d'un immeuble de Boitsfort, c'était la caverne d'Ali Baba. Des livres partout. Dans des bibliothèques, mais aussi sur les tables, sur les guéridons, par terre. Plus des journaux, des textes, des photos. Méli-mélo de souvenirs, de choses lues, de choses à lire, de choses épinglées. Pierre Mertens était dévorant, curieux, avide de



tout lire, tout connaître. Il aimait aussi le bien manger et adorait converser au restaurant avec des amis, à discuter littérature en buvant du bon vin. Il y conseillait de lire des livres qu'il aimait, d'auteurs comme Lowry, Musil, Proust, Flaubert. Mais il insistait toujours sur Paul Gadenne, un écrivain moins connu mais qu'il adorait. Lisez *La plage de Scheveningen* ou *Les hauts-quartiers*, ponctuait-il envers son convive.

« J'ai deux sujets majeurs, l'enfance et l'amour. Tous mes livres sont avant tout des livres d'amour », disait-il encore à Nicolas Crousse. Pierre Mertens a deux enfants, un garçon et une fille, et une sœur de dix ans plus jeune que lui. Il n'en parlait pas abondamment, l'homme était assez réservé à ce sujet. Mais on sentait qu'il entretenait de belles relations avec sa famille. C'était pour lui aussi primordial. Comme était primordiale la cohérence qu'il entretenait entre lui comme écrivain et lui comme homme. Comme on le disait, chez lui, littérature, histoire, mémoire, fiction, vie privée, tout était lié. Comme était enfin primordial son combat contre toutes les discriminations, qu'il a mené à travers le roman et à travers son travail juridique : l'antisémitisme, la misogynie. Et, ajoute-t-il, « la détestation du manichéisme, hélas omniprésente en cette époque qui manque totalement de nuances ».

Pierre Mertens lors du procès de Bernard Westphael, accusé du meurtre de sa compagne Véronique Pirotton, à qui l'écrivain a consacré son dernier livre. © BELGA

## l'écrivain « Nous ne seulement un grand mais un homme

JEAN-LUC OUTERS

J'ai connu Pierre au moment de la sortie des *Éblouissements*, époque où je sortais moi-même mon premier roman. Par la suite nos publications se sont parfois croisées si bien que, à plusieurs reprises, nous avons été invités ensemble à parler de nos livres, c'était un vrai plaisir de dialoguer avec lui. Contrairement à l'image qu'il pouvait donner, il avait le sens de l'écoute et j'étais à la fois honoré et touché quand il commentait mes romans avec le sens critique qui était le sien.

Il a soutenu ainsi de nombreux écrivains même inconnus qui lui envoyaient leurs manuscrits. Il leur répondait avec une patience admirable. Ce sens critique, je l'ai retrouvé au jury du prix Rossel qu'il a longtemps présidé. Il lisait les livres à fond, prenait des notes et nous écoutions ses avis religieusement. Il mettait une énergie folle à tenter de nous convaincre de ses